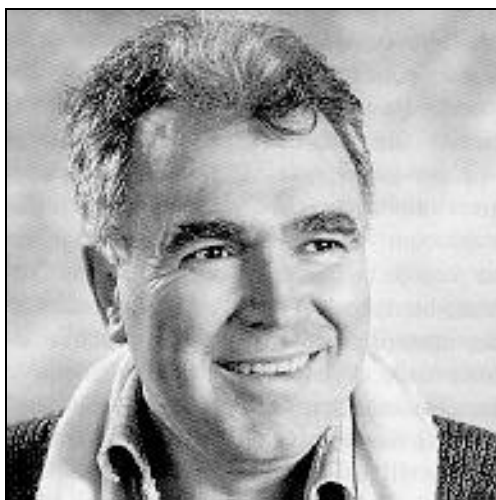


RETOUR D'EXPÉRIENCE / ÉDITEURS

CHRISTIAN PIROT, *LE VAGABOND DEVENU ÉDITEUR*



Depuis une quinzaine d'années, entre Berry et Touraine, Christian Pirot donne à lire les autres. Toujours en quête de rencontres et d'amitiés, c'est essentiellement à travers les lieux et les époques qu'il entend révéler les hommes. Parfois jugé avec une certaine condescendance par les salons germanoprats, ceux là même qui font ou défont les cotes, il s'évertue à affirmer son identité. Pour preuve que les frontières de la France éditoriale ne se situent pas exactement sur le pourtour des trente-cinq kilomètres du boulevard périphérique, il poursuit inlassablement son artisanat, soignant chacun de ses livres. C'est sur les bords de la Loire qu'il nous livre ici quelques réflexions. Des confidences qui confirment que derrière chaque entreprise éditoriale sincère il y a surtout une véritable aventure humaine.

CONTRE-VOX : L'éditorial de votre catalogue révèle que votre maison d'édition est issue de la revue Le Vagabond. Pourriez-vous évoquer un peu cette période de revue qui débuta en 1979 ?

Christian PIROT : 1979 ! Je n'étais pas jeune ! Je suis ce que l'on appelle un éditeur tardif. J'avais une quarantaine d'années, l'envie de faire quelque chose et comme j'aime les écrivains, les livres... Je me suis lancé en ne connaissant personne. Cela correspondait sans doute à un moment de ma vie. Il fallait que je fasse quelque chose car étant professeur je sentais mon enthousiasme s'user.

A l'époque j'étais entouré... d'une équipe de football. Ils avaient de beaux mollets... Cela était très bien pour faire une campagne d'abonnements mais pour le reste j'étais plutôt seul. J'avais non seulement l'envie de faire, mais de bien faire : c'est-à-dire de m'entourer tout de suite de professionnels.

© Christian PIROT, Alain-Claude GICQUEL et CONTRE-VOX, 1995
photographie : droits réservés

<http://www.multimania.com/acg>
<http://www.creaweb.fr/acg>

Alors je suis parti de ce que je connaissais. Etant berrichon, j'ai fait mon premier numéro avec *les Poètes de la Vallée Noire*. Il y avait Jean de Boschère qui possédait cinq cent fans à travers le monde mais était invendable. Il y avait évidemment George Sand : là j'avais inventé des inédits...

Je suis revenu dans mon Berry natal croyant que j'allais être accueilli les bras ouverts et puis... tous les libraires m'ont mis à la porte. C'était pourtant très beau ! Finalement il y en a un ou deux qui ont pris la revue en dépôt. Donc là-dessus, campagne d'abonnements. Les Berrichons ont crû que c'était une revue berrichonne : ils se sont abonnés à quatre numéros trimestriels.

Mais le deuxième numéro était *les Poètes sont des monstres*. Là, nous avons inventé un manuscrit de poète un peu « hard », que nous avons envoyé à toutes les maisons d'édition de poésie avec lesquelles nous avons entretenu des relations épistolaires pour obtenir des remises, des choses dans le genre, faisant alors un peu ce que le C.A.L.C.R.E¹ fit par la suite, à savoir le principe du « sous-marin ». Avec ce numéro, je ne me suis pas fait que des amis, jusque dans les milieux parisiens puisque nous révélions que même de grosses maisons n'excluaient pas, le cas échéant, d'avoir recours au compte d'auteur. Et puis nous avons détecté tous les requins connus et tous ceux qui, en plus, avaient des chroniques de poésie dans les grands journaux. Là je me suis fait casser de deux façons. D'abord, parce qu'il ne fallait pas dire des choses comme cela, cracher dans la soupe. Deuxièmement, cela m'a cassé auprès de mes abonnés. A tel point qu'un général, berrichon, m'a retourné son abonnement en m'informant qu'il ne souhaitait plus recevoir de « cochonneries » pareilles. Voilà, je n'étais donc plus une revue du Berry... Mais c'était justement mon idée.

Le troisième numéro, *Errances*, conduit par Jacques Lacarrière a bien marché. Il s'est vendu à cinq mille exemplaires. Le jour où le numéro est sorti, j'ai offert un petit cadeau à Lacarrière. J'ai repris un de ses textes et j'ai fait réaliser un livre-objet, *la Table de désorientation*, cela se pose comme une table... Il y en avait un par département. C'était la prime de match. J'en ai gardé un. Encore aujourd'hui, tous les quinze jours, on me le demande par téléphone. Cela se vendrait cher aujourd'hui mais le type qui l'avait fabriqué, Christian Laucou des Éditions du Fourneau, ne veut plus en faire...

Comment se sont noués les liens privilégiés que vous entretenez avec Jacques Lacarrière ?

Avec *Le Vagabond*, je m'étais fixé deux noms comme objectifs : Jacques Lacarrière et Bernard Dimey.

Pour le troisième numéro, j'ai contacté Lacarrière. J'étais intimidé. Il a dit : « Viens quand tu veux ! ». J'y suis allé et je suis resté trois jours. Il m'a donné un texte tout de suite, puis a fait un numéro lui-même. Il a ensuite dirigé une collection, qui est un peu pauvrete par manque d'argent. Il m'a écrit dans la collection « Maison d'écrivain » *les Demeures d'Alain-Fournier*. Il travaille donc un peu pour toutes les collections et je sais que je lui dois beaucoup. Obtenir l'amitié de cet homme a été très important pour moi... Ça m'a fait du bien. Et puis il a donné. Je ne pensais pas qu'un écrivain pouvait donner.

Sans lui, je n'aurais jamais été éditeur.

¹ Le CALCRE est une association d'information et de défense des auteurs (BP.17 94404 Vitry Cedex).

Donc après ce fameux numéro trois ?

J'ai laissé Lacarrière et fait un numéro sur *le Retour des loups*, puis un sur le *French Rock*, autour de gens comme Charlélie Couture...

Après je me suis acharné sur Eugène Bizeau qui avait cent ans, un poète inconnu de Veretz, un vigneron, anarchiste. J'en ai tout de même vendu deux mille exemplaires au prix d'efforts inouïs. Ce n'était pas Rimbaud mais le personnage était fabuleux. Il est mort à l'âge de 106 ans.

Ensuite j'ai encore fait quelques numéros. Je me suis planté complètement. J'avais rencontré une trotskiste en Provence qui m'avait impressionné, féministe acharnée, quatre maris, le dernier avait vingt-cinq ans, elle soixante-dix ans. Cela m'épatait et puis elle avait un discours qui était assez étonnant sur la Provence. Elle a fait le numéro *Provence, ma haine*, alors tous les libraires du coin m'ont retourné le numéro en me disant que j'aurais du faire un *Provence, mon amour*. Sur ce coup, j'ai pilonné deux mille exemplaires. Tout cela m'a conduit à comprendre qu'en édition il est difficile de cracher dans la soupe, sauf si l'on s'annonce d'emblée comme une revue subversive, ou humoristique. Donc là c'était un bide total à tel point que les libraires auxquels j'avais envoyé un service de presse, les grands libraires à Avignon et à Aix-en-Provence m'ont tout renvoyé. Il faut dire que le discours féministe de Thérèse Plantier mettait à mal le machisme des Provençaux...

Le Vagabond cessa donc de paraître en 1983, pour quelles raisons ?

Je n'avais que mon salaire de prof. Ça a toujours été le "lance-pierres"... J'ai réalisé que c'était débile, que je perdais de l'argent à chaque fois. Et puis je devais tourner à trois cent abonnés. Ce qui est drôle par contre, c'est que plus de dix années après l'arrêt du *Vagabond*, je continue de vendre des numéros. Mais ce sont des gens qui commandent car Lacarrière a référencé dans ses ouvrages le numéro dont il s'est occupé.

Quand avez-vous décidé de tenter l'aventure de l'édition ?

Il s'agissait d'une évolution normale. Je me suis aperçu que finalement mes numéros étaient des livres et que j'avais des problèmes. Les libraires me disaient : « C'est pas un format, votre truc ! Sur les tables il prend la place de deux livres et dans les rayons, il dépasse ou il est trop haut ! » Donc je me heurtais à des problèmes de cet ordre. J'en suis arrivé à la conclusion qu'il était stupide de faire une revue qui n'intéressait personne. Autant faire des livres...

Quel fut le premier livre que vous ayez publié sous le label Christian Pirot Editeur ?

Ayant fait le numéro 1 du *Vagabond* sur le Berry, mon premier livre s'appelait *Histoire de La Châtre*, par un savant local, décédé depuis, Jean Gauthier. Nous en avons tiré 1500-1800 exemplaires. J'en ai encore. J'en vends vingt par an... à la librairie de La Châtre, exclusivement.

Quelle relation gardez-vous encore aujourd'hui avec ce livre ?

Je ne suis pas particulièrement attaché à ce livre.

En fait, j'éprouve plutôt un attachement à mon sol natal que j'avais quitté. Je suis revenu à quarante ans. J'avais tout dans les tripes. Là j'ai repris mon souffle, petit à petit. Lorsque l'on

fait des choses, l'on rencontre des gens. J'ai gardé mon idée berrichonne. Je tournais là-bas avec ma voiture. Je faisais la tournée des maisons de la presse. J'étais connu des mémés : grosses tapes sur les fesses, je t'embrasse... pour les faire rire. Par contre, pour attaquer le tiroir-caisse, c'était très dur. J'ai donc fait une série de titres sur le Berry, en essayant quand même d'avoir les meilleurs au niveau des auteurs. J'ai donc ainsi sorti près d'une trentaine de livres sur le Berry. Cela me permettait d'avoir une trésorerie rapide qui finançait les collections plus difficiles. Mais maintenant, mon seul auteur Berrichon est George Sand.

Justement, dans votre collection « Voyage Immobile », on note l'omniprésence d'oeuvres de George Sand. Est-ce cet auteur qui est à l'origine de la collection ?

Non, pas du tout ! Elle l'est devenue dix ans plus tard. C'est normal... et très personnel ! Étant né à cinq kilomètres de chez elle. J'étais au collège George Sand. Les pâtisseries s'appelaient George Sand, les chocolats s'appelaient George Sand. Je ne pouvais plus la voir ! Et il m'a fallu longtemps pour me défaire de cette image. La femme était sympathique mais pas toutes ces niaiseries qu'on lit au lycée, les romans rustiques, *la Petite Fadette*, *François le Champi*... Je ne la lisais pas. Et puis, petit à petit, je me suis intéressé à la femme. Tous les éditeurs faisaient du George Sand. Je voyais fleurir ça alors que j'étais le mieux armé pour faire cela. Un jour je me suis lancé. J'ai donc attaqué *Histoire de ma vie*... en dix volumes. C'est un grand livre.

Finalement, je dois à George Sand mon best-seller. C'est *Promenade autour d'un village*, dans une édition établie et préfacée par Georges Lubin. Ce titre avait été autrefois édité chez Calmann-Lévy vers 1860. Un jour j'y suis allé pour voir le directeur. J'ai sorti un petit livre et je lui ai dit « Voilà ! Vous voyez votre livre j'en suis à 7000 exemplaires ! » Sur un village !

Les gens croient que c'est Nohant alors il l'achètent ; en réalité c'est Gargillesse, encore plus petit.

Mon best-seller est donc un livre mineur de George Sand.

Comment s'est décidée votre autre collection « Autour de 1900 » ?

Un jour, j'ai rencontré l'un des fans de Jean de Boschère qui le publiait chez Granit à Paris (il en prépare les oeuvres intégrales aux éditions de La Différence). Cette personne m'a proposé une collection ayant comme pivot le début du siècle.

Tout de suite sont apparus des gens comme Jean Lorrain, Joris-Karl Huysmans et Pierre Loti. J'aime chez ces auteurs leur côté provocateur, sulfureux.

En fait, cette collection, la plus copieuse, m'a aidé à me faire connaître à Paris.

Votre collection « Chanson » où l'on trouve Eugène Bizeau, Gaston Couté, Bernard Dimey, Gilles Vignault, n'est-elle pas, malgré son titre générique, avant tout une collection présentant des poètes ?

C'est une collection de poésie cachée... Je crois que la poésie est populaire comme la chanson. mais le titre générique « Chanson », me sert de prétexte pour refouler tous ces poètes qui ne chantent pas et qui m'assaillent.

Les collections « Maison d'écrivain » et « Monts et merveilles » établissent un lien entre un écrivain et, soit une demeure, soit un lieu. Quelle est selon vous la part d'influence de l'espace, de l'environnement, sur une oeuvre ?

Chez Jacques Lacarrière, un jour je lui dis tu devrais faire une collection Monts et Merveilles. Alors il s'est mis à chanter «... des monts et merveilles... ». Il chante très faux, comme moi. Il a aimé. L'idée c'est le voyage pour la rencontre des lieux et des gens. C'est à la fois la nature, l'espace et l'homme. C'est l'écrivain intégré dans le paysage. «Maison d'écrivain » c'est la rencontre entre un lieu habité par un écrivain d'hier, la maison, et un écrivain d'aujourd'hui. Ce sont toujours un peu les chemins de la création.

Pour « Maison d'écrivain », après la région Centre, j'attaque l'Aquitaine et doucement l'étranger.

Hélas, à Paris, les grands libraires de Saint-Germain perçoivent cette collection comme "régionale". Par exemple, Jean-Marie Laclavetine n'a pas eu un papier dans la presse parisienne pour le *Rabelais*, *La Devinière ou le havre perdu* qu'il a fait chez moi. En comparaison, son recueil de nouvelles, *le Rouge et le blanc*, chez Gallimard, a obtenu des papiers dès sa parution.

La presse parisienne répugne à faire des papiers même sur des têtes d'affiche qui dérogent : étant chez Gallimard, on ne vient pas publier chez Pirot à Tours. Laclavetine a eu du mal à se faire à cette idée. Il lui a fallu beaucoup d'amitié.

Il me faut casser l'image d'ouvrages de savants locaux. C'est plus facile de convaincre le public. Les universitaires par contre...

A contrario les titres existent dans les "maisons", et bénéficient de cette nouvelle vogue du tourisme littéraire qui se développe.

Quelle difficulté majeure vous pose le fait d'être implanté hors de Paris ?

Le problème en "régionalisme" est de trouver un auteur qui se vende en région et qui ait une envergure au-delà du lieu, mais il n'y en a pas beaucoup...

En guise de conclusion, comment schématiseriez-vous votre métier d'éditeur ?

Les efforts y sont toujours démesurés pour un résultat qui ferait rire n'importe quel entrepreneur sérieux.

Certes il y a le plaisir mais cela n'occulte pas l'acharnement, parce qu'éditer c'est ça !

Propos recueillis par
Alain-Claude GICQUEL

Il est possible de se procurer le catalogue des ouvrages publiés par Christian Pirot en s'adressant à :
Christian Pirot Éditeur
13, rue Maurice Adrien
F-37540 Saint-Cyr-sur-Loire